



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Le populisme est-il un fascisme ?

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Juillet 2019

Chaque jour qui passe amène son lot de comparaison entre l'émergence du fascisme durant l'entre-deux-guerres et les mouvements nationalistes et xénophobes qui secouent l'Europe aujourd'hui. Les leaders de ces derniers sont communément désignés de populistes, mais il n'est pas rare de les voir qualifiés de fascistes. La raison première est historique, puisque pour certains d'entre eux, il est possible de remonter, par filiation de personnes ou de groupes, aux années d'après-guerre, à l'époque où s'organisaient des groupuscules néofascistes sur les décombres des idéologies qui avaient mené l'Europe au chaos. Ce n'est bien sûr pas l'unique raison, nous allons y revenir.

On en a peu fait écho, mais, formellement, le fascisme est né il y a 100 ans, à Milan, le 23 mars 1919, avec la création des Faisceaux italiens de combat (*Fasci italiani di combattimento*), le noyau originel du Parti national fasciste, fondé deux ans plus tard, en novembre 1921. Leur programme mêle des revendications sociales (réforme agraire, expropriation partielle du capital, confiscation des biens de l'Église) à un nationalisme exacerbé. Mussolini regroupe autour de lui d'anciens interventionnistes (favorables à l'entrée en guerre de l'Italie en 1915), des nationalistes et d'anciens combattants, dont les *Arditi*, membres d'une troupe spéciale de corps francs de l'armée italienne, qui seront présents en nombre lors de la marche sur Rome du 28 octobre 1922.

Si l'on s'arrête aux éléments fondamentaux qui ont donné naissance au fascisme italien, les parallèles avec aujourd'hui ont du mal à tenir la rampe. D'une part, il naît d'une base de militants qui ont fait l'expérience de la guerre et de la violence, de l'autre, – et c'est probablement plus fondamental – il incarne une contre-révolution, un rempart contre les mouvements ouvriers – et paysans, dans une moindre mesure – qui secouent l'Italie – principalement du Nord – de l'après-guerre, avec, en toile de fond, la révolution bolchévique en Russie. Par ailleurs, le mouvement fasciste se nourrit aussi de la crise économique et des blessures narcissiques dues à la guerre (désastre de Caporetto¹) ou à ses prolongements. Le ressentiment envers le Traité de Versailles est vif en Italie. On parle de « victoire mutilée », car les Alliés n'ont pas respecté les promesses faites durant le conflit concernant l'attribution des provinces de l'Istrie et de la Dalmatie. Les fascistes italiens exploitent la situation et y trouvent un terreau propice à l'exaltation d'un nationalisme virulent².

¹ La bataille de Caporetto (du 24 octobre au 9 novembre 1917) s'est soldée par une lourde défaite des Italiens face aux troupes austro-allemandes.

² Cf. l'épisode de Gabriele D'Annunzio et des soldats mutinés qui s'emparent de Fiume en septembre 1919 pour rattacher cette ville et sa région, attribuées à la Yougoslavie.

L'image que le fascisme italien n'est originellement pas raciste, ou du moins pas antisémite, a depuis longtemps pris du plomb dans l'aile. Mussolini adhérait à la rhétorique antisémite avant même sa prise du pouvoir. Selon lui, c'est la collusion entre les banquiers juifs de Londres et de New York et leurs frères de race de Moscou qui empêchait la victoire des armées blanches durant la guerre civile en Russie³. Les carnets de Clara Petacci, sa dernière maîtresse, publiés en 2009 ont mis définitivement fin à la controverse, faisant apparaître un Mussolini obsédé par les Juifs⁴.

Les discussions théoriques sur la nature du fascisme sont presque concomitantes avec ses premières manifestations. Les marxistes y voient la forme ultime de la domination capitaliste avant son effondrement, le bras armé des éléments les plus réactionnaires de la bourgeoisie pour briser la classe ouvrière révolutionnaire. En 1926, Antonio Gramsci écrit :

Le fascisme, en tant que mouvement de réaction armée ayant pour but la désagrégation et la désorganisation de la classe laborieuse pour la neutraliser, s'inscrit dans la politique traditionnelle des classes dirigeantes italiennes et dans la lutte du capitalisme contre la classe ouvrière. Il est favorisé donc, dans ses origines, dans son organisation et dans son développement, par l'appui de tous les vieux groupes dirigeants sans distinction ; et, plus particulièrement, par celui des propriétaires fonciers qui se sentent plus fortement menacés par la pression des masses rurales. Mais socialement, le fascisme trouve sa base dans la petite bourgeoisie urbaine et dans une nouvelle bourgeoisie agricole, apparue avec la transformation de la propriété foncière dans certaines régions [...] Ce projet répond à une volonté de résistance totale à toute attaque révolutionnaire. Ce qui permet au fascisme de recueillir l'adhésion de la partie la plus décidément réactionnaire de la bourgeoisie industrielle et des propriétaires fonciers⁵.

Du côté non marxiste, il n'y a pas eu de véritable modèle théorique globalisant, mais des analyses « structuralo-fonctionnelle », liées à l'industrialisation et à la modernisation, ou des analyses sociologiques axées sur la radicalisation des classes moyennes inquiètes de se retrouver prises en tenaille entre le monde ouvrier et la grande bourgeoisie. L'historien Ian Kershaw décrit bien les différentes grilles d'analyses développées depuis l'entre-deux-guerres, insistant sur le fait que ni le totalitarisme ni le fascisme ne sont des concepts scientifiques purs⁶.

Parmi les principaux marqueurs du fascisme, on peut citer le nationalisme, le conservatisme, l'inégalitarisme, le fait qu'il prône un État fort (militaire et policier) et une réduction drastique des libertés politiques et syndicales. Ajoutons à cela l'adhésion à des valeurs et des thèmes plus ou moins rattachés au romantisme⁷ : la Terre (ancrage au territoire, appartenance charnelle à son pays, à sa région), le Peuple (la race, le sang, la famille), la Vie (l'énergie,

³ Ernst Nolte, *Le fascisme et son époque*, tome 2 : *Le fascisme italien*, Paris, Julliard, 1970, p. 98.

⁴ Claretta Petacci, *Mussolini segreto, diari 1932-1938, a cura di Mauro Suttora*, Milan, Rizzoli, 2009.

⁵ Antonio Gramsci, « La situation italienne et les tâches du P.C.I. », in : *Textes choisis*, Paris, Le Temps des Cerises, 2014, p. 81-82.

⁶ Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, Coll. Folio-Histoire, 1997, p. 64-77.

⁷ Voir notamment Michel Eltchaninoff, « Les 4 forces de l'axe », *Philosophie Magazine*, mai 2014, p. 52-57.

l'héroïsme, la virilité) et le Mythe (la tradition, l'histoire fantasmée, les grands hommes). On retrouve ceux-ci dans l'extrême droite actuelle, à des degrés divers.

Si l'on s'arrête aux rhétoriques outrancières, aux postures antisystèmes, à la xénophobie et au nationalisme exacerbé affichés par les leaders populistes d'aujourd'hui, les comparaisons avec les mouvements fascistes des années 1930 sont sans doute pertinentes, mais si l'on se concentre sur les structures, les cadres ou l'électorat de ces mouvements, les grilles d'analyses survolées ci-dessus s'avèrent insuffisantes. Ce qui domine aujourd'hui, c'est la prétention à protéger l'Occident de l'« invasion migratoire », un discours anti-élite, antimusulman, une attirance marquée pour les hommes forts qui cassent les codes de la communication et une sympathie pour le conservatisme moral et la diplomatie « musclée » de Vladimir Poutine. Bien sûr, des comparaisons avec le passé sont possibles, mais sont-elles appropriées ? On ne peut plus cantonner les succès électoraux de ces mouvements au vote protestataire. Il y a une adhésion idéologique et culturelle. Il est tentant de les qualifier de fascistes, mais cela n'empêche-t-il pas de comprendre les raisons profondes de leurs succès ?

On fait trop souvent du racisme le marqueur unique pour définir l'extrême droite, mais c'est évidemment insuffisant. L'antisémitisme de l'entre-deux-guerres n'était pas l'apanage de l'extrême droite. Il était présent dans l'ensemble du spectre politique, tant parmi les élites que dans les classes populaires. Aujourd'hui, l'épouvantail n'est plus le Juif, mais le migrant, le musulman, ce qui permet par ailleurs de contourner plus aisément les législations qui condamnent le racisme. Mais, derrière la montée de ces mouvements, il y a aussi des attaques en règle contre des valeurs, des principes ou des organes démocratiques fondamentaux : l'égalité, les libertés (individuelles, politiques ou syndicales), les institutions nationales ou internationales, les corps académiques, la presse, etc.

Les leaders d'extrême droite veulent s'imposer comme les véritables représentants des classes populaires. Le discours contre « les élites mondialisées » fait mouche, tout comme les prétentions sociales, y compris l'usage de discours socialisants, même si les cadres de ces partis sont des adversaires du socialisme et des luttes syndicales. Le procédé a fait ses preuves : Hitler et Mussolini avaient chacun, dans leurs programmes, des emprunts issus de la gauche, même radicale.

Le parti nazi est créé entre 1919 et 1921 pour, à l'origine, détourner des gens de gauche, en l'occurrence la masse ouvrière, des sociaux-démocrates et des communistes [...] Il a un programme socialisant, voir socialiste, qui vise à attraper, à aimer, des masses flottantes qui pourraient être tentées par le communisme ou la sociale démocratie, et pour les agréger à un camp qui est nationaliste, raciste, antisémite, xénophobe, de la droite classique traditionnelle⁸.

⁸ Entretien avec Johann Chapoutot (Institut d'histoire du temps présent) : <http://www.ihtp.cnrs.fr/content/entretien-avec-johann-chapoutot>, consulté le 25 juin 2019.

Même s'il est indéniable que l'on peut attribuer une série de pratiques fascistes aux mouvements nationalistes et xénophobes actuels, il est sans doute inapproprié de les qualifier *stricto sensu* de fascistes. Qui plus est, chaque mouvement a ses spécificités propres : les électeurs du Rassemblement national n'ont pas forcément les mêmes profils que ceux de l'AFD (Alternative für Deutschland) ou du Vlaams Belang. Les incessants rappels aux années 1930, tout comme les postures morales, paraissent inefficaces. Juguler les discours de haine sur les réseaux sociaux est certainement important, mais est-ce suffisant ? Pour faire face à la vague populiste, il est nécessaire de comprendre sa nature et ses racines. Brandir le spectre du fascisme peut satisfaire moralement, mais semble devenu inopérant.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.